

# *La nécessité de l'agressivité dialogique*

LAURENCE GODIN-TREMBLAY, *Université du Québec à Montréal et Università degli studi di Firenze*

RÉSUMÉ : L'épris de dialogue se trouve le plus souvent confronté au problème suivant : ou bien la discussion philosophique tourne à la dispute, ou bien à une conversation triviale et ennuyante. Quelle position prendre alors ? Doit-on éviter toute agressivité dans le dialogue ? À la lumière de la logique d'Aristote, on peut établir que certaines formes d'agressivité se révèlent en fait nécessaires pour discuter. Pour le voir clairement, il faut distinguer trois types d'agressivité dialogique : *dialectique, peirastique et sophistique*. Ainsi, on arrive à montrer que la première est nécessaire à toutes les discussions et la seconde, à certaines seulement.

## *Introduction*

En discutant, on se heurte à bien des écueils, comme ceux auxquels on voit exposés les personnages de Platon. Chacun souhaite un échange harmonieux et bienveillant, mais se retrouve malgré lui durement attaqué et forcé de riposter.

Notre société encourage la libre discussion, mais répugne vivement à l'agressivité qu'elle déchaîne parfois. Une conversation civilisée exige respect et tolérance. Tout interlocuteur doit pouvoir y exprimer franchement ses opinions, sans craindre d'être mis à mal. La censure à outrance empêche la réflexion et éventuellement la découverte de la vérité. On n'attend pas la sagesse de la guerre.

Pourtant, discuter sans confrontation ennuie et demeure stérile. Sans opposition, les problèmes ne se dessinent pas ; les solutions non plus par conséquent. Le dialogue poli, loin de rapprocher les pensées opposées, les isole dans leur monde propre.

Aristote suggère une voie de sortie. Ses *Topiques* et ses *Réfutations sophistiques* différencient clairement l'agressivité vivifiante et l'agressivité fatale. Il distingue en fait trois types d'agressivité

dialogique, qu'il baptise dialectique, peirastique et sophistique. Il ne condamne que la dernière, véritable poison de la libre discussion. Il confie aux deux autres son bon déroulement, donnant pour mission à la peirastique d'y garantir les dispositions adéquates des interlocuteurs et à la dialectique la fécondité de leur partenariat. Je montrerai ainsi, dans cet article, que l'agressivité dialectique est nécessaire à toutes les discussions et celle peirastique, à certaines.

J'expliquerai d'abord comment Aristote voit l'agressivité qui doit proprement féconder tout dialogue, à savoir celle de la dialectique en elle-même (qui sera aussi nommée « investigatoire »). Puis, je me pencherai sur l'agressivité du dialogue peirastique, aussi appelée « probatoire », dialogue qui doit nécessairement précéder la dialectique en elle-même lorsque les intentions des interlocuteurs ne s'harmonisent pas<sup>1</sup>.

### 1. *L'investigatoire*

Dans cette section, j'entends montrer que toute discussion visant la recherche de la vérité nécessite une *certaine agressivité*, de type logique. Pour le voir, il importe d'observer le déroulement habituel de ce type de dialogue, qu'Aristote qualifie de dialectique en elle-même ou d'« investigatoire ». J'utiliserai en effet les deux expressions comme des synonymes. Au fond, cette identification provient du fait que la dialectique, au sens fort du terme, consiste à *investiguer* un problème.

L'investigatoire, de l'avis d'Aristote, vise à résoudre un problème en déterminant laquelle de deux positions contradictoires constitue l'opinion la plus sensée sur une question particulière<sup>2</sup>. Si l'on prend, par exemple, la question « le mensonge est-il mauvais ? », les deux thèses contradictoires qu'il est possible de soutenir sont « tout mensonge est un mal » et « quelque mensonge n'est pas un mal ».

L'essentiel du livre VIII des *Topiques* consiste à décrire le processus par lequel le dialecticien optera pour la contradictoire la plus raisonnable, c'est-à-dire la plus probable, et ce, pour n'importe quelle question. Comprendre le type d'agressivité qu'implique l'investigatoire commande de décrire le déroulement de ce type de discussion comme on l'a souligné d'entrée de jeu.

La discussion de type investigatoire débute par un problème. Il s'agit d'une question à laquelle on peut répondre par « oui » ou par « non », et pour laquelle aucune des réponses contradictoires pouvant y être donnée n'apparaît d'emblée vraie avec évidence<sup>3</sup>. On y voit un problème, soit parce que personne n'a d'opinion précise sur le sujet, soit parce que l'opinion éclairée contredit l'opinion moyenne, soit parce qu'on peut fournir plusieurs arguments contre chacune des contradictoires, etc<sup>4</sup>. Ainsi, toute proposition ne peut prétendre au titre de problème aux yeux d'Aristote. Les évidences sensibles, ou ce à quoi devrait normalement adhérer une personne de bonne moralité, sont notamment exclues<sup>5</sup>.

Un problème doit idéalement mettre les interlocuteurs dans l'embarras : aucune des contradictoires ne doit leur sembler plus *endoxale*, plus vraisemblable. Autrement dit, leur intelligence ne doit pencher d'aucun côté. Cette situation est cependant assez rare. Les dialecticiens investiguent souvent en réalité des problèmes pour lesquels une des contradictoires emporte plus facilement l'adhésion que l'autre<sup>6</sup>. Pour autant que les dialecticiens décident d'y voir tout de même un problème méritant examen, cette contradictoire, bien que plus plausible que l'autre, sera remise en question, sera traitée comme faisant l'objet d'un doute. Les interlocuteurs renoncent alors à son mérite d'être acceptée immédiatement, spontanément, comme si, à des fins de discussion, on remettrait par exemple en question qu'être en santé vaut mieux qu'être malade ou que le savoir vaut mieux que l'ignorance, et ce, même si on accorde spontanément crédit à chacune de ces deux opinions.

Une fois le problème posé, l'un des interlocuteurs, qui deviendra la *répondeur*, opte pour l'une des contradictoires. Normalement, il ne choisit pas de défendre cette thèse parce qu'il la trouve évidente : cela contredirait la notion de problème ! Peut-être une certaine sympathie l'incline-t-il vers une position plutôt que vers son contraire. Toutefois, s'il est vraiment dialecticien, il ne prétend pas connaître avec certitude la réponse au problème examiné. Il prend position surtout pour que l'argumentation puisse commencer, car tant qu'aucune position n'est prise, il est impossible de prouver ou de réfuter quoi que ce soit.

Cette contradictoire devient alors la « position initiale », position de départ, celle que les deux interlocuteurs devront examiner. On pourrait s'attendre à ce que cet examen consiste à rechercher les meilleures propositions pour soutenir la position choisie. Au contraire, c'est à ce moment que le caractère agressif de la dialectique doit nécessairement entrer en jeu, car l'autre interlocuteur, qu'on nomme le « demandeur », vise plutôt à réfuter, à détruire la position initiale. Aristote affirme en effet que « c'est toujours l'opposé de la position que le demandeur cherche à conclure<sup>7</sup> ». Par ailleurs, « sont dialectiques les arguments qui concluent, à partir d'opinions admises, la contradictoire de la position donnée<sup>8</sup> ». Or, chercher à conclure l'opposé, la contradictoire, de la position du répondeur, c'est vouloir réfuter, non appuyer.

Il est à noter que le nom même qu'Aristote utilise pour parler du raisonnement dialectique connote cette agressivité nécessaire à l'investigatoire : « attaque » (ἐπιχείρημα, *epicheirêma*). Peu de commentateurs traduisent « ἐπιχείρημα » par « attaque »<sup>9</sup>. Brunschwig n'exclut cependant pas complètement cette possibilité : « les mots ἐπιχειρεῖν (*epicheirein*) et ἐπιχείρημα ont très souvent une signification réfutative : "attaquer", "moyen d'attaque"<sup>10</sup> ». Ainsi opte-t-il parfois pour cette traduction. En effet, « ἐπιχειρεῖν » veut dire littéralement « mettre la main à ou sur » (ou mieux : « en venir aux mains »), d'où le sens « entreprendre », « attaquer »<sup>11</sup>.

L'étonnement le plus vif qui ressort des *Topiques*, cependant, c'est de voir Aristote désigner cette attaque de la position initiale comme une *œuvre commune* du répondeur et du demandeur, du moins en contexte investigatoire. C'est ce que soutient ce court passage, souvent interprété trop superficiellement :

Il faut préciser quelle est la tâche de celui qui répond correctement, comme de celui qui demande correctement. L'affaire du demandeur est de conduire la discussion de façon à faire dire au répondeur celles des conséquences nécessaires de sa position qui sont les plus opposées aux endoxes ; l'affaire du répondeur, en revanche, est de faire qu'il semble (φαίνεσθαι) (*phainesthai*) que ce ne soit pas lui, mais sa position, qui est responsable de l'impossibilité ou du paradoxe qui en résultent ; car, sans doute, autre est la faute

qui consiste à poser en premier ce qu'il ne faut pas poser, autre celle qui consiste à ne pas défendre comme il convient ce que l'on a posé<sup>12</sup>.

Les termes en lesquels Aristote décrit l'intention du demandeur déconcertent, à première lecture. J'ai prêté plus tôt à Aristote la conception selon laquelle le demandeur doit conclure l'opposé de la position initiale, et on le voit dans cet extrait inviter ce dernier à prendre appui sur cette position initiale pour en tirer quelque chose de paradoxal. La procédure paraît différer. Pourtant, il s'agit toujours fondamentalement de s'attaquer à la position initiale. Réduire au paradoxe, ou à l'absurde, comme on nomme généralement ce procédé, revient à réfuter, bien que cela y mène moins directement<sup>13</sup>. On pourrait parler en somme de « réfutation indirecte », la réfutation directe concluant quant à elle directement la contradictoire de la position initiale. Réfutation directe et réduction à l'absurde offrent une différence de présentation un peu spectaculaire, mais elles ne diffèrent pas en leur essence. Tellement que toute réfutation directe se convertit en réduction à l'absurde, et vice versa, fait remarquer Aristote : « Tout ce qui se conclut directement (δεικτικῶς, *deiktikôs*) peut être prouvé aussi par l'absurde (διὰ τοῦ ἀδυνάτου, *dia tou adunatou*), et ce qui est prouvé par l'absurde peut l'être directement avec les mêmes termes<sup>14</sup> ».

Il faut bien mesurer la portée de cette déclaration. Il ne faut pas comprendre, banalement, que n'importe quelle position attaquable par le biais d'une réfutation pourrait s'attaquer avec un autre argument qui consisterait, lui, en une réduction à l'absurde, comme si on présentait deux arguments fondamentalement différents pour une même conclusion. De façon plus radicale, Aristote insiste sur le fait que la même matière, le même fondement d'attaque, les mêmes prémisses peuvent indifféremment, selon le choix stratégique que l'on fait, s'organiser en réfutation directe ou en réduction. Par exemple, si on veut s'attaquer à la thèse « le plaisir est un mouvement », soutenue par certains Platoniciens, on peut tout aussi bien, en utilisant les mêmes idées, la réfuter directement :

Tout mouvement a une vitesse.  
Aucun plaisir n'a une vitesse.  
Aucun plaisir n'est un mouvement.

... ou la réduire à l'absurde :

Tout mouvement a une vitesse.

Tout plaisir est un mouvement.

Donc tout plaisir a une vitesse. (énoncé paradoxal, voire absurde)

Si on considère une conclusion trop paradoxale, trop à l'encontre de l'opinion commune, pour l'accepter, alors il faut obligatoirement rejeter aussi l'une des prémisses (en supposant évidemment que la réduction à l'absurde présentée soit valide formellement). En effet, refuser la conclusion d'un raisonnement valide en acceptant pourtant ses prémisses équivaudrait à nier le principe de non-contradiction. Quelle prémisses rejeter ? La position initiale, bien sûr, dans la mesure où l'autre prémisses, l'une de celles qu'on accepterait immédiatement comme endoxale si on optait pour former une réduction, doit être maintenue. Dans mon exemple, la majeure (« tout mouvement a une vitesse ») est endoxale absolument, voire manifestement vraie ; c'est donc la mineure, à savoir « le plaisir est un mouvement », qu'il faut refuser. Ainsi, on aboutit au même résultat qu'avec la réfutation directe. D'ailleurs, Aristote encourage le dialecticien à pratiquer la conversion des raisonnements de manière à passer à volonté du mode direct au mode indirect<sup>15</sup>.

Dans la formulation d'Aristote, le rôle du répondeur prête également à confusion. Il lui faut, dit Aristote, faire en sorte que les paradoxes conclus par le demandeur semblent (*φαίνεσθαι*) découler de l'inconsistance de la position initiale, et non de ses propres faiblesses. Voilà qui fait éminemment sophistique, si on entend ce verbe dans une acception qu'il revêt souvent : « paraître, sans être ». Cependant, « *φαίνεσθαι* » signifie ici « tellement être que cela paraisse ». Il s'agit de faire voir, de rendre visible, de montrer<sup>16</sup>. Le répondeur doit non seulement collaborer totalement avec le demandeur en vue de la réduction de la position initiale au paradoxe, mais aussi faire en sorte que cette réduction soit manifestement la faute de la position, et non de la sienne.

Brunschwig, comme bien d'autres commentateurs, s'étonne également, en considérant notre dernière citation, qu'Aristote prétende à une collaboration entre répondeur et demandeur alors

qu'il leur confie des tâches aussi diamétralement opposées : protéger et détruire.

The paradox is that two people are here said to have a common task, though having opposite jobs to do, in the sense that each of them can only do his own job properly, so it seems, to the detriment of the other and against the will of the other<sup>17</sup>.

Il y a là une apparence de paradoxe, effectivement. Mais celui-ci peut se résoudre. En fait, Aristote ne demande aucunement aux protagonistes d'agir au détriment l'un de l'autre, mais uniquement de collaborer à une tâche commune : manifester quelle contradictoire doit être réfutée, sur le problème examiné, de façon à saisir que l'opinion la plus éclairée réside dans l'autre contradictoire. Leurs tâches respectives, attaquer et protéger, assurent le principe même de la dialectique, à savoir le fait de « tester » une position, en vue de choisir, sur un problème, la meilleure opinion. Pour vérifier la solidité d'une corde, dans le but par exemple d'escalader une paroi, on peut se mettre à deux et tirer sur ladite corde dans des directions opposées. Plus chacun tire fort, plus le test est fiable et plus on sera assuré de la solidité de la corde. Le cas est semblable en dialectique. Les deux « tireurs de corde » s'opposent et plus ils le font avec « violence », plus l'exercice sera fécond. La discussion dialectique dépend du même principe : plus les deux interlocuteurs s'opposent quant à la thèse à l'examen, plus chacun « tire de son côté », plus l'examen est fécond, plus le « test » est efficace.

Cela étant dit, pourquoi s'acharner à détruire une position plutôt qu'à l'établir ? Pourquoi charger demandeur et répondeur d'y collaborer de toutes leurs forces ? Le savant, qui connaît la nature et les propriétés de son sujet d'étude, quand il démontre, ne procède pas ainsi. Pourquoi le dialecticien doit-il alors faire preuve d'agressivité ? Cela tient à la matière qui lui fournit ses prémisses. Le dialecticien, au contraire du savant, n'a pas l'évidence des choses dont il parle ; il raisonne à partir d'opinions admises, de discours sur les choses. Il ne connaît pas l'intérieur des choses, mais ce qu'on dit sur elles. Or, pour quelqu'un qui procède « de l'extérieur », il est plus aisé de détruire que de construire. Il en va ainsi dans beaucoup d'autres domaines.

Il semble bien qu'à l'image de ce qui se passe ailleurs, où il

est toujours plus facile de détruire que de construire, dans le cas qui nous occupe aussi [le raisonnement], il est plus facile de réfuter que d'établir<sup>18</sup>.

Comment vérifier la solidité d'une voiture ? En la percutant à pleine vitesse contre un mur et en évaluant ensuite les dommages. Comment s'assurer de la fidélité d'un ami ? En observant ses réactions dans l'épreuve : nous laissera-t-il tomber ou restera-t-il à nos côtés ? Certes, le mécanicien expérimenté n'a pas besoin de tester un véhicule pour en connaître la solidité : il lui suffit de comprendre le mécanisme interne. De même, l'ami connaît ses propres intentions. De son point de vue, il n'a pas besoin d'être mis à l'épreuve : il sait qu'il est un véritable ami. Le philosophe, par rapport aux énoncés, se trouve dans une situation semblable. Connaissant l'essence des choses, leur intériorité, il n'a pas besoin de tester, de mettre à l'épreuve, une position pour y adhérer. C'est là le sens de la remarque d'Aristote dans la *Métaphysique* : « La dialectique est probatoire (πειραστική, *peirastiké*) là où la philosophie est capable de connaître (γνωριστική, *gnôristiké*)<sup>19</sup> ».

« Probatoire » a ici le sens large de « mettre à l'épreuve », de « tester ». Il ne s'agit pas spécifiquement de la discussion *peirastique* que je décrirai dans la seconde section, même s'il y a évidemment un lien : la *peirastique* aussi met à l'épreuve, mais, de façon plus particulière, un interlocuteur.

Cela dit, pourquoi Aristote oppose-t-il dialectique et philosophie ici ? Alors que la dialectique, qui argumente à partir d'opinions admises, ne peut que mettre à l'épreuve une position, la philosophie (synonyme de « science » pour Aristote) permet de connaître, d'arriver avec évidence à une conclusion, sans avoir besoin de tester celle-ci ou sa contradictoire.

Une autre raison encore explique la préférence du demandeur pour la réfutation : la position initiale est généralement *plus forte* que sa contradictoire<sup>20</sup>. Un énoncé est « plus fort » quand il permet de connaître plus précisément un sujet. Par exemple, une affirmation donne plus de connaissance qu'une négation ; un énoncé universel, qu'un énoncé particulier ; un énoncé dont l'attribut est une définition, qu'un énoncé dont l'attribut est un accident commun, etc. Or, plus

un énoncé est fort, plus il est difficile à établir et plus il offre de prise à sa réfutation. Aristote explique cela, notamment en traitant de l'établissement d'une définition.

Pour détruire une définition, il suffit d'argumenter contre un seul point : car si nous en réfutons un seul, quel qu'il soit, nous aurons détruit la définition. En revanche, pour en établir une, il est nécessaire de prouver que tous les éléments figurant dans la définition sont bien le cas<sup>21</sup>.

Comme réfuter une position commande de trouver un seul élément défectueux, cela se fait en général plus facilement que d'en démontrer une.

En somme, le dialecticien a pour but, selon Aristote, de réfuter la position initiale. Cet objectif n'est pas choisi par lui selon quelque convention ou mauvaise volonté : attaquer la position initiale présente la stratégie la plus efficace pour discerner, au sujet d'un problème, l'opinion la plus sensée. Cette forme d'agressivité est donc nécessaire à toute discussion féconde. Il s'agit toutefois, il faut le voir, d'une « agressivité » entièrement logique : on s'attaque, on cherche à détruire, une position, un énoncé, et non une personne.

## *2. La probatoire*

L'agressivité « logique » de l'investigatoire ne touche pas les partenaires de la discussion. Qui garde cela en tête concédera ainsi son utilité à la discussion, voire même sa nécessité. On serait toutefois tenté d'exclure toute agressivité qui touche plus personnellement les interlocuteurs. Pour certaines discussions, Aristote juge cependant nécessaire d'ajouter une forme d'attaque plus « plus personnelle », qu'il appelle *peirastique*. Dans cette section, nous mettrons en lumière cette forme d'agressivité et manifesterons sa précieuse utilité dans certains contextes dialogiques.

D'abord, il faut voir qu'une lecture superficielle du livre VIII des *Topiques* peut donner l'impression que pratiquement tous les coups sont permis aux interlocuteurs pour accomplir leur tâche. Par exemple, le demandeur peut dissimuler la conclusion à laquelle il veut aboutir, allonger inutilement les demandes pour se faire accorder des prémisses *quasi* à l'insu du répondeur, utiliser un argument par le semblable pour que l'universel passe inaperçu, etc<sup>22</sup>. Beaucoup

d'auteurs ont soutenu que ces techniques s'apparentaient à des ruses « agonistiques » et qu'Aristote en ce sens n'a pas réussi à séparer complètement dialectique et dispute<sup>23</sup>. Par exemple, Brunschwig rapporte :

Aristotle allows his questioner a number of tricks which I cannot here enumerate, but which look *much like war-stratagems*. If the questioner, using such stratagems, succeeds in getting his conclusion, will not his achievement have all the characteristics of a victory after all ? One might be tempted to say that Aristotle has been forced, by the logic of the dialectical situation, to reintroduce the *agôn* dimension into dialectic, in spite of his official intention to expel it out of dialectic<sup>24</sup>.

Brunschwig s'étonne ainsi du caractère agressif du demandeur, qu'il appelle « questionneur ». Le répondeur, de son côté, cherchera-t-il à « calmer le jeu » ? Ou adoptera-t-il lui aussi un comportement agressif ? À première vue, on croirait qu'Aristote lui recommande de garder malignement sa position. Car s'objecter constitue la tâche essentielle du répondeur<sup>25</sup>. En outre, tout comme le demandeur, le répondeur semble lui aussi pouvoir user de stratagèmes frauduleux pour protéger sa position : faire des objections dont la solution demanderait plus de temps que n'en disposent les interlocuteurs<sup>26</sup>, laisser le demandeur s'embourber dans des propositions inutiles<sup>27</sup>, l'accuser, lorsqu'il propose une prémisse qui pourrait lui permettre de conclure, de demander une proposition trop proche de la conclusion (et de commettre ainsi une pétition de principe)<sup>28</sup>, etc. Tous ces procédés paraissent davantage propres à la dispute qu'à la dialectique. Ainsi, le répondeur semble lui aussi tenir un rôle éminemment agressif.

Peut-on trouver dans cet aspect agressif de la dialectique chez Aristote autre chose que ce que rapporte Brunschwig, à savoir une réintroduction du caractère agonistique dans la dialectique ? Au fond, les *Topiques* présentent-ils vraiment une saine discussion, dont le but serait de préparer à l'intuition philosophique ? En un sens oui, en un sens non. Car, comme je l'ai annoncé, il existe deux types d'agressivité dialogique, deux types de dialectique : l'une attaque une *position* et l'autre un interlocuteur. Dans les *Réfutations sophistiques*,

Aristote nomme ces deux dialectiques respectivement la *dialectique en elle-même* (διαλεκτική καθ' αὐτήν, *dialektikê kath' hautên*) et la *peirastique* (πειραστική)<sup>29</sup>, que nous avons nommées l'investigatoire et la probatoire.

Attaquer la position de l'autre, en contexte investigatoire, est tout à fait bénéfique à la discussion, comme je l'ai montré dans la première partie de cet article. Or, attaquer son interlocuteur lui-même l'est aussi parfois, bien que de manière plus indirecte, puisqu'on peut dire que la probatoire prépare normalement à l'investigatoire. Pour mieux le voir, il convient d'examiner plus en détail la discussion de type probatoire.

L'investigatoire est la situation dialectique idéale : deux interlocuteurs conscients de leur ignorance, cherchant ensemble à tester une position, dans le but de solutionner un problème. Cependant, cette saine et candide camaraderie se produit rarement. Le plus souvent, on entre en discussion avec un interlocuteur qui fait mine de savoir déjà de quoi il en retourne. Deux possibilités s'offrent alors : soit cet interlocuteur est réellement savant, soit il le prétend. Autrement dit, soit il a la compétence pour enseigner - comme celui qui sait peut enseigner, par définition, selon Aristote<sup>30</sup>-, soit il s'en donne seulement l'apparence.

Le dialecticien, dans une pareille situation, ne peut pas investiguer sainement le problème en cause. Car son interlocuteur, qu'il soit demandeur ou répondeur, ne lui paraît pas jouer correctement son rôle. Que doit faire le dialecticien alors ? Quitter la discussion ? Une autre option s'offre à lui : tester son interlocuteur, le mettre à l'épreuve. En plus d'investiguer la position initiale prise sur le problème concerné, le dialecticien examinera simultanément une thèse supplémentaire : « cet interlocuteur sait déjà ». C'est ce que décrit de fait Socrate dans le *Protagoras* : « c'est surtout la thèse que j'examine pour ma part, mais il en découle peut-être que *du même coup nous nous trouvons soumis à l'examen, moi qui interroge, tout autant que celui qui répond*<sup>31</sup> ».

Par ailleurs, comme pour l'investigatoire, la probatoire supposera nécessairement un aspect agressif. Son interlocuteur affirme savoir : le probateur attaquera sa crédibilité, cherchant à réfuter sa

prétention. Le caractère agressif de la discussion, déjà observé dans l'investigatoire, s'en trouvera de ce fait accentué, rehaussé.

Comment le probateur testera-t-il le prétendu savoir de son interlocuteur ? Étant donné que le dialecticien n'est pas lui-même un savant, il ne peut démontrer ni que son interlocuteur dit vrai et fonde son discours sur des principes propres et évidents, ni qu'il ne le fait pas. Que peut-il faire alors ? Doit-on vraiment penser, comme Aubenque, que c'est son ignorance même qui permet au dialecticien de mettre à l'épreuve ceux qui prétendent savoir ?

Incapable de parler autrement qu'en général, il a le privilège de transmuier cette évidente insuffisance en un pouvoir que son ignorance même lui confère : celui de confronter le discours scientifique, qui est toujours partiel, aux exigences du discours humain en général<sup>32</sup>.

En fait, le dialecticien n'ignore pas tout. Certes, il ignore la solution du problème qu'il investigate et les principes propres y menant. Mais il possède tout de même un savoir : il connaît les principes communs à toute discipline et maîtrise la logique. C'est à l'aide de cette compétence qu'il peut tester son interlocuteur et c'est pourquoi Aristote définit ainsi les arguments probatoires : « ceux qui prennent pour point de départ les opinions admises par le répondeur et que doit forcément connaître celui qui prétend détenir un savoir<sup>33</sup> ».

Si le probateur peut conduire son interlocuteur à se contredire, à *partir de ses propres opinions*, cela montrera que ce dernier ne possédait pas véritablement la science. Un savant, en effet, ne peut être réfuté. C'est même là une des caractéristiques du savoir.

Par ailleurs, le probateur argumente à partir de connaissances telles qu'on ne peut être savant sans les posséder, mais telles qu'on peut les posséder sans être savant. C'est ce qu'explique Aristote dans les *Réfutations sophistiques* :

Il est possible, même pour celui qui ne connaît pas le sujet en question, de procéder à la mise à l'épreuve de celui qui ne le connaît pas non plus, pour peu que ce dernier concède sur la base, non pas de ce qu'il sait, ni des principes propres, mais des conséquences, lesquelles sont d'une nature telle que rien n'empêche celui qui les connaît de ne pas connaître la science, alors que celui qui ne les connaît pas ignore forcément la science<sup>34</sup>.

Or, les principes logiques sont justement des connaissances nécessaires, mais non suffisantes pour posséder la science. Comment donc tester les capacités logiques d'une personne ? En la soumettant à des tests : reconnaîtra-t-elle que tel terme possède plusieurs sens ? saura-t-elle prévoir la conclusion qui s'ensuit ? acceptera-t-elle des prémisses contradictoires ? Toutes les « ruses » présentées par Aristote dans les *Topiques* servent en réalité à cela : soumettre un interlocuteur à des épreuves pour mesurer sa force, ses compétences.

Ainsi, toutes les techniques en apparence sophistiquées décrites par Aristote dans les *Topiques* servent la probatoire et non un appétit de victoire. Il s'agit de piéger intentionnellement l'interlocuteur pour vérifier s'il pourra s'en sortir, répondre convenablement, poser les bonnes distinctions. En ce sens, les ruses présentées dans les *Topiques* n'invalident pas le fait que la dialectique prépare la saine discussion. Ces ruses, pour autant qu'elles purgent l'interlocuteur de ces mauvaises dispositions, deviennent le remède nécessaire à l'obstacle ultime de la recherche de la vérité, à savoir la double ignorance, comme le décrit bien l'Étranger dans le *Sophiste* de Platon.

Ils interrogent celui qui croit affirmer, lorsqu'en réalité il n'affirme rien. Il est facile pour eux d'examiner par la suite les opinions de ceux qu'ils ont ainsi tant désorientés, puis, une fois les arguments systématisés, de montrer que les mêmes opinions sont contraires en même temps sur les mêmes sujets, sous les mêmes rapports, dans le même sens. Alors, les interlocuteurs, voyant cela, se mettent en colère contre eux-mêmes, et deviennent plus doux face aux autres. Ils se libèrent ainsi des solides et prétentieuses opinions qu'ils avaient d'eux-mêmes, libération qui est très agréable pour celui qui écoute, et fondement solide pour celui qui la subit. En effet, mon jeune ami, ceux qui se purifient de cette manière pensent, comme les médecins, que le corps ne tirera pas profit de la nourriture qu'il reçoit avant de s'être libéré de ce qui l'embarrasse. Et, à propos de l'âme, ils sont du même avis : elle ne pourra pas profiter des connaissances reçues jusqu'à ce qu'on l'ait soumise à la réfutation, et que, grâce à cette réfutation, on lui fasse honte d'elle-même et la débarrasse ainsi des opinions qui empêchaient la connaissance. Elle sera

ainsi purifiée et ne croira à l'avenir savoir que ce qu'elle sait, et non davantage<sup>35</sup>.

L'Étranger reconnaît des ressemblances entre ces « purgateurs » et les sophistes, mais il résiste à les identifier<sup>36</sup>. Le probateur, tout comme le sophiste, emploie des ruses et vise à réfuter son adversaire pour rendre manifeste son ignorance. Les deux, comme le souligne l'Étranger, guettent la contradiction. Cependant, le sophiste embrouille même ceux qui savent réellement, ce que ne fait pas le probateur<sup>37</sup>. En réalité, le probateur ressemble davantage au philosophe qu'au sophiste, car il veut apprendre : il désire la connaissance à un point tel qu'il redoute les charlatans et qu'il soumet tous ceux qui prétendent savoir à un test, à une épreuve, lui permettant de séparer les enseignants potentiels des faux-savants. Loin de faire partie des sophistes, le probateur œuvre plutôt à les démasquer.

En somme, l'agressivité de la probatoire a quelque chose de plus prononcé que celle de l'investigatoire : le probateur ne s'attaque pas seulement à une position, mais aussi à un interlocuteur. Ce type de dialogue se révèle toutefois nécessaire devant qui, sans autorité manifeste, prétend savoir.

### *Conclusion*

De prime abord, aujourd'hui, on serait tenté d'éliminer tout caractère agressif à la discussion. Dans cet article, j'ai voulu toutefois montrer, à l'aide des lumières d'Aristote, qu'une certaine forme d'agressivité dialogique est toujours nécessaire. Pour ce faire, il a fallu distinguer divers types de discussions, et donc différentes sortes d'agressivité.

On a ainsi pu montrer qu'investiguer un problème implique nécessairement une part d'agressivité : il faut tester la position initiale en tentant de la réfuter. Cela dit, aucune agressivité ne subsiste alors entre les interlocuteurs eux-mêmes et personne ne cherche à l'emporter fallacieusement sur l'autre.

Dans certaines situations, il faut relever d'un cran le niveau d'agressivité de la discussion. Il s'agit du contexte probatoire. Devant l'interlocuteur qui affirme savoir, et ce, sans autorité manifeste, il

faut pouvoir le mettre à l'épreuve, non par méchanceté, mais pour manifester si la prétention de celui-ci à la science est justifiée ou non.

Le probateur, bien qu'il ressemble au sophiste, ne s'assimile cependant pas à lui. Au contraire : le probateur dénonce et démasque la sophistique, discipline que doit rejeter tout amant de la vérité, puisqu'elle trouve son fondement dans le mensonge, l'irrespect et la violence. La sophistique, au fond, est la seule forme d'agressivité que doivent bannir les partisans de la libre discussion.

---

1. Dans la mesure où la dialectique en elle-même vise l'investigation d'un problème, on peut l'appeler « l'investigatoire ». En tant que la péirastique veut examiner un interlocuteur, le mettre à l'épreuve, on peut l'appeler « la probatoire ». « Probatoire », mot d'origine latine, permet au lecteur français de saisir plus naturellement ce dont il est question que le terme « péirastique », translittéré du grec. Cf., à ce sujet, Yvan Pelletier, *La dialectique aristotélicienne*, Montréal, Bellarmin, 1991. Plusieurs développements de ce texte s'inspirent de ce dernier livre et de très nombreuses conversations avec son auteur. Je le remercie, d'ailleurs, pour toutes ses précieuses explications et sa grande générosité.
2. Cf. Aristote, *Topiques*, trad. J. Brunschwig, Paris, Les Belles Lettres, 2009, I, 14, 105b.
3. Cf. *Ibid.*, I, 4, 101b30-35.
4. Cf. *Ibid.*, I, 11.
5. Cf. *Ibid.*, I, 11, 105a3-9.
6. Cf. *Ibid.* VIII, 5.
7. *Ibid.*, VIII, 5 159b5-6, traduction légèrement modifiée.
8. Aristote, *Réfutations sophistiques*, trad. J. Tricot, légèrement modifiée, Paris, Vrin, 2007, 2, 165b3-4.
9. À ma connaissance, seul Pelletier choisit systématiquement ce terme pour traduire « ἐπιχείρημα ».
10. J. Brunschwig, note 3 de la page 101, dans Aristote, *Topiques*, *op. cit.*, p. 263.
11. A. Bailly, Dictionnaire grec-français, Paris, Éditions Hachette, 2000, p. 787.
12. Aristote, *Topiques*, *op.cit.*, VIII, 4, 159a17-24, traduction légèrement modifiée.

13. Cf. Aristote, *Réfutations sophistiques*, *op. cit.*, 3 et *Premiers analytiques*, II, 11.
14. Aristote, *Premiers analytiques*, trad. J. Tricot, légèrement modifiée, II, 14, 62b38-40.
15. Aristote, *Topiques*, *op. cit.*, VIII, 14, 163a29-36.
16. A. Bailly, *op. cit.*, p. 2049.
17. J. Brunschwig, « Aristotle on Arguments without Winners or Losers », dans *Wissenschaftskolleg – Jahrbuch*, vol. 31, n° 40 (1984-85), p. 37.
18. Aristote, *Topiques*, *op. cit.*, VII, 5, 154b30-32, traduction légèrement modifiée.
19. Aristote, *Métaphysique*, Γ, 1004b25, ma traduction.
20. L'expression « énoncé plus fort » est de moi, mais me paraît bien rendre compte de la compréhension d'Aristote par rapport aux différents types d'énoncés.
21. Aristote, *Topiques*, *op. cit.*, VII, 5, 154a33-36, traduction légèrement modifiée.
22. Cf. *Ibid.*, VIII, 1, 155b23, 1571a1-5 et 156b10-17.
23. Cf. notamment, P. Moreaux, « La joute dialectique d'après le huitième livre des *Topiques* », dans *Aristotle on Dialectic. The Topics*, G. E. L. Owen [dir.], Oxford, 1968, p. 288-289.
24. J. Brunschwig, *op. cit.*, p. 38. Je souligne.
25. Cf. Aristote, *Topiques*, *op. cit.*, VIII, 14, 164b2-4.
26. Cf. *Ibid.*, 10, 160b9-12.
27. Cf. *Ibid.*, 6, 160a8-10.
28. Cf. *Ibid.*, 160a3-6.
29. Cf. Aristote, *Réfutations sophistiques*, *op. cit.*, 34, 182a39.
30. Cf. Aristote, *Métaphysique*, *op. cit.*, A, 1, 982a13-15.
31. Platon, *Protagoras*, trad. F. Ildefonse, dans *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 2008, 333c, je souligne et modifie légèrement la traduction.
32. Pierre Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, P.U.F., 1962, p. 285.
33. Aristote, *Réfutation sophistiques*, trad. L. -A. Dorion, légèrement modifiée, Paris, Vrin, 1995, 2, 166a4-5.
34. *Ibid.*, traduction légèrement modifiée, 11, 172a25-30.
35. Platon, *Sophiste*, trad. N. L. Cordero, 230b-d,
36. Cf. *Ibid.*, 231a-d.
37. Cf. Aristote, *Réfutations sophistiques*, *op. cit.*, 8, 169b25-30.